

... jusqu'à la corde

Thierry de Rochemonde

« Taciturne en montagne, bavard en plaine¹ »

« Communiquer, toi aussi tu voudrais communiquer ? Communiquer quoi ? Tes remblais, la même erreur toujours — vos remblais les uns les autres. Tu n'es pas assez intime avec toi-même, malheureux, pour avoir quelque chose à communiquer² »

Tiens bon la psychanalyse ! me disais-je intérieurement alors que j'étais au téléphone. La communication n'en finissait pas : après m'avoir rappelé que le processus d'admission avait pris beaucoup de temps car Sandra avait manqué le dernier *entretien préliminaire*, ce que le psychanalyste qui assurait la supervision de son équipe avait déjà *interprété* comme une *résistance*, la chef du service éducatif de l'équipe d'Aide à la Vie Sociale qui aurait dû accompagner Sandra depuis déjà deux ans me demanda à quelle adresse elle pourrait envoyer le courrier *signifiant* à Sandra la fin de sa prise en charge. En effet, elle s'était bien rendue à son domicile pour *poser des mots* sur cette fin, mais elle ne l'avait pas trouvée et avait appris par son colocataire de l'appartement associatif — celui-là même qui avait perturbé *le cadre de l'entretien* lors d'une de visite précédente et avait fait fuir les éducateurs car il était bizarre, peut-être délirant, et c'est après cet épisode qu'il avait d'ailleurs été décidé dans son équipe qu'il était plus *respectueux du Sujet Sandra* de la recevoir dans les locaux de l'association même si l'heure et demie de transport nécessaire rendait ce projet difficile pour ne pas dire impossible à tenir pour Sandra qui était bien-sûr arrivée en retard aux deux rendez-vous fixés,

1 Henri MICHAUX, *Face aux verrous, Tranches de savoir*, 1950, repris dans Œuvres complètes, t2, Bibliothèque de La Pléiade, Gallimard, p 455

2 Henri MICHAUX, *Poteaux d'angle*, 1978 repris dans Œuvres complètes, t3, Bibliothèque de La Pléiade, Gallimard, p 1065.

retards à nouveau *interprétés* comme *une résistance ou un évitement* — que Sandra était hospitalisée. Mais malgré cette information factuelle, l'absence de Sandra de son domicile n'était-elle pas également à *entendre* par l'équipe éducative, se (me) demandait-elle ? Et s'il était exact qu'en près de deux années, l'équipe du SAVS n'avait rencontré Sandra que trois ou quatre fois en tout et pour tout, et seulement pour lui expliquer le fonctionnement du service, et qu'elle en était déjà à prononcer la fin de la mesure, n'était-ce pas aussi, *quelque part, en résonance avec son histoire familiale* ? C'était la raison de son appel : les éducateurs en charge de Sandra ne voulaient pas être *dans la répétition* d'un rejet et souhaitaient connaître mon avis avant d'envoyer un courrier... J'interromps là la relation de cette communication professionnelle, je vais devenir sarcastique. Tous ces mots ne faisaient en effet que m'énerver et masquer la réalité de l'impossibilité de cette équipe à nouer quelque relation que ce soit avec Sandra, impossibilité que l'équipe soignante de l'hôpital de jour au sein de laquelle je travaille ne jugeait pas mal en elle-même, mais avait entériné depuis déjà plusieurs mois, alors pourquoi la dissimuler encore ? Mais était-ce vraiment cette femme qui m'avait exaspéré en voulant tellement me montrer qu'elle connaissait bien la psychanalyse, et que cela semblait plus important que de connaître cette patiente que j'avais adressée à son service ? Ou m'étais-je agacé tout seul à l'écoute de ces paroles qui me parvenaient comme un écho obscène de mots que j'avais pu prononcer ou supporter d'entendre dans d'autres circonstances ou cadres professionnels ? Ou bien n'était-ce pas au fond cette rage sourde que vivait et me faisait vivre Sandra qui, après avoir tellement progressé, s'était mise à régresser jusqu'à retrouver un état quasi autistique proche de celui qu'elle avait habité durant son enfance ? Incapable de penser ce persistant malaise, je crois aujourd'hui que c'est la bouillie de concepts psychanalytiques déversés au téléphone qui m'avait rendu mauvais, c'est toujours insupportable quand cette langue faite pour penser l'intime est autant malmenée. Tout est-il donc grillé ? Les mots et les concepts de la psychanalyse, de la psychologie psychanalytique sont-ils vraiment usés jusqu'à la corde, eux qui devraient au contraire nous permettre de penser ? Je pense qu'il faut bien commencer à le reconnaître. Est-ce alors attaque de la psychanalyse que d'en convenir, à mots couverts, s'entend ? Est-ce résistance ? Défense ? Revanche ? Je ne suis pas sûr

de comprendre ce que tout cela peut vouloir dire, mais j'ai l'intuition assez nette qu'on s'approche de cette « haine de la psychanalyse »³ dont on nous rebat les oreilles comme pour nous empêcher de la penser : le rejet dont la psychanalyse est souvent l'objet porte sur quelque chose d'assez simple, qui n'est rien d'autre que ce dont la psychanalyse a elle-même en horreur, à savoir cette sorte de désengagement ou de surplomb que l'utilisation hors contexte et déplacée de ses concepts permet. Au fond, n'est-ce pas tout simplement ce que l'on appelait il n'y a encore pas si longtemps l'interprétation sauvage⁴? Cela, oui, déclenche de la haine, et pour longtemps, car la blessure qu'elle inflige est profonde et peut ne jamais cicatriser. Il reviendrait aux institutions et aux associations de psychanalystes, aux publications, de veiller scrupuleusement à éviter cela. N'est-ce pas cela que visait et fustigeait Olivier Grignon écrivant qu'*il n'y a aucun rachat possible pour une théorisation surmoïque et une pratique abâtardie qui barrent l'accueil des moments cliniques où l'analyste ne peut pas tricher, quand tout ce qu'il dit ou fera doit témoigner d'un passage*⁵ ? Quant aux attaques dont la psychanalyse comme institution ou comme théorie est l'objet, on pourrait leur opposer autant de défenses issues des mêmes milieux, qu'ils soient philosophiques ou scientifiques d'ailleurs, si bien qu'elles ne me paraissent pas aussi délétères pour la profession qu'on le prétend ici ou là. Elles valent mieux en tous cas que l'indifférence qui nous guette. Cette drôle d'ambiance pourrait être une des raisons du succès mérité du petit livre plein de sollicitude sincère et de saine distanciation de François Jullien intitulé *Cinq concepts proposés pour la psychanalyse*⁶ : ce livre est un véritable trésor de sensibilité qui permet à ses lecteurs — sans doute de nombreux psychanalystes, vu l'interpellation — de retrouver plus de justesse et de déprise dans le maniement de leurs concepts et d'éviter cette « naturalisation⁷ » de la

³ La « haine de la psychanalyse » est un slogan très utilisé derrière lequel il serait bon de ne pas s'abriter pour la défendre avant d'avoir défini un peu précisément de quoi on parle quand on en parle.

⁴ L'interprétation "sauvage", hors transfert donc, est peut-être avant tout une interprétation qui satisfait (nourrit?) un sur-moi professionnel féroce qui sévit également - pourquoi en irait-il autrement? - dans le champ de la psychanalyse : "les interprétations d'un analyste qui s'est rallié à une "école" de psychanalyse s'adressent plus fréquemment à l'analyste lui-même (à ses objets externes et internes) et non pas aux patients" Th. OGDEN, *Cet art qu'est la psychanalyse*, ed. Ithaque, mars 2012, p 35

⁵ Olivier GRIGNON, *Le corps des larmes*, Calmann-Lévy, 2002, p. 17.

⁶ Le livre de poche, 2013

⁷ Voir Pierre-Henri CASTEL, *A quoi résiste la psychanalyse*, PUF, novembre 2006. L'auteur y démontre avec grande rigueur et de façon extrêmement convaincante que les attaques les plus virulentes et les plus efficaces

discipline qui l'a tellement desservie. Mais quand même ! Quel curieux soubresaut du destin que de voir un philosophe sinologue proposer des concepts – par ailleurs féconds, j'en conviens volontiers — à des psychanalystes ! Cela en dit peut-être long sur l'état dans lequel se trouvent nos théories... Demandez donc d'ailleurs aux parents d'enfants autistes, aux personnes hospitalisées en psychiatrie, à leurs médecins, aux bipolaires ou aux alcooliques, aux artistes, aux philosophes, aux sociologues, aux journalistes, aux psychanalystes eux-mêmes ce qu'ils pensent des savoirs et des prétentions des psychanalystes ! Tous, absolument tous — non pas, j'exagère certainement — chercheront une longue périphrase plus ou moins compréhensible pour ne dire et ne répéter qu'une seule et même chose à ce propos, à savoir que la promesse dont la psychanalyse était porteuse il y a encore dix ans est, à leurs propres yeux, fanée. Et dire qu'il n'y a même pas eu cet été de numéro spécial du *Nouvel Obs* sur la mort de Freud, la régulation de la profession, la neuro-psychanalyse ou la linguisterie de Lacan ! On en viendrait presque à le regretter !

Tiens bon la psychanalyse ! me répétais-je, tout en lisant des dossiers de recherche sur des médicaments ou des techniques de remédiation⁸ en psychiatrie ou en regardant des documentaires sur les troubles psychiatriques⁹, ou bien encore en m'interrogeant sur ces anglicismes comme *recovery* ou *empowerment* qui envahissent peu à peu la langue qui parle du soin psychique. En quelques années, les lignes qui étaient si bien tracées autour du métier, ces habitus qui conféraient une certaine autorité « morale » à *la psychiatrie orientée par la psychanalyse*¹⁰ se

contre la psychanalyse se sont développées en deux temps : d'abord en construisant un Freud « naturaliste » avant d'en faire le procès, perdu d'avance bien entendu. P.-H. CASTEL montre d'une part que cette opération n'est possible que dans l'ambiance de naturalisation générale de l'esprit dans laquelle nous baignons (l'esprit, c'est le cerveau) et d'autre part que la « naturalisation » des propositions freudiennes suppose de ne retenir de Freud que sa métapsychologie au détriment de tout ce qui constitue son œuvre, *barrant ainsi l'accès à la texture des objets de la psychanalyse*.

⁸ La remédiation cognitive est une pratique interventionnelle d'entraînement intellectuel censée améliorer les performances intellectuelles des schizophrènes et leur redonner par là une plus grande autonomie dans le quotidien. Très en vogue, elle fait partie de ces thérapies protocolisées venues des Etats-Unis qui se développent dans tous les champs de la psychologie et rencontrent un grand succès, notamment dans les associations de famille de malades psychiques. Voir par exemple Isabelle AMADO et Lloyd I. SIDERER, *La remédiation cognitive, pourquoi en a-t-on besoin et quelles sont ses applications en psychiatrie ?*, Huffington Post, 15 août 2013.

⁹ Voir par exemple *Les voix de ma sœur* film, documentaire réalisé par Cécile PHILIPPIN sur les troubles schizophréniques de sa sœur Irène, Les films sur le Palier, 2012.

¹⁰ *Quand la psychanalyse oriente la psychiatrie* a été par exemple le titre d'un numéro spécial de *Che Vuoi?* en décembre 2005.

sont rapidement et sans doute définitivement effacées. Car le proche avenir, quoiqu'on en dise, est déjà tracé : les GEM (Groupes d'Entraide Mutuelle) et autres SAMSAH (Service d'accompagnement Médico-social pour Adultes Handicapés) ou SAVS (Services d'Accompagnement à la Vie Sociale) qui ont pour mission l'accompagnement au long cours des personnes atteintes d'un HP (Handicap Psychique) n'ont et n'auront plus grand lien avec la psychanalyse, même s'il est tout à fait possible que des psychanalystes trouvent à y exercer et à y rencontrer des patients. Les services d'hospitalisation, quant à eux, sont déjà largement orientés par les exigences propres à la mise en route de traitements allopathiques dont on attend toujours de meilleures performances en termes de diminution de la DMS (Durée Moyenne de Séjour). Mais il y a plus troublant encore que ces nouvelle orientation dans l'accueil et le traitement des maladies auxquelles il est toujours permis de *résister*¹¹ ou que l'on peut essayer de contourner en attendant une prochaine vague infléchissant nos politiques de santé mentale. Je pense par exemple à cet article du *New York Times*, « What brand is your therapist?¹² », qui raconte les mésaventures d'une psychothérapeute d'orientation psychanalytique, correctement formée à la méthode freudienne dans une bonne université américaine, qui se trouve devoir se faire « coacher » afin de déterminer son créneau, sa cible, sa valeur ajoutée, et construire son site Internet sans quoi la clientèle ne viendra jamais, mais alors jamais, à elle... L'histoire pourrait ne faire que sourire si l'on ne comprend pas que l'auteure de l'article, la psychanalyste en question, écrivaine de qualité par ailleurs, a des raisons plus que sérieuses et plus que partageables pour ne pas se satisfaire de cette situation qui est pourtant bien réelle. Elle sait combien les démarches de « marketing » qui lui sont proposées sont parfaitement antinomiques avec la façon dont elle voudrait et sait accueillir la souffrance psychique. Mais que faire si les gens ne viennent pas, si l'offre n'a pas un minimum de visibilité ? Cet article résonnait cruellement avec l'histoire de cette psychothérapeute que je reçois en contrôle depuis plusieurs années et dont je peux assurer, mais d'autres l'assureraient aussi, à commencer par sa propre analyste dont je connais la valeur, qu'elle est vraiment douée pour ce métier, qu'elle est

¹¹ Voir par exemple Jean-Jacques BONAMOUR, *Bienvenue à Gatapsy*, intervention aux 42^e Journées nationales de la psychiatrie privée, Lyon, octobre 2013.

¹² Lorie GOTLIEB, «What brand is your therapist?» *The New York Time*, 23 novembre 2012.

psychanalyste pour ses patients, et qui s'est vue obligée tout récemment de mettre fin à sa pratique libérale, faute de clientèle.

Tiens bon la psychanalyse ! Enfin, voilà ce que je m'obligeais à formuler pour moi-même mais avec force et sans aucune ironie cette fois. Car en vérité quelque chose de très profond est en train de changer autour de nous, dans l'air ; je le constate et l'étudie en lisant et en écoutant Pierre-Henri Castel, l'un des meilleurs défenseurs de la psychanalyse¹³ aujourd'hui. Il s'expose et expose sa pratique et sa pensée avec constance, dans sa croissance et sans langue de bois depuis plus de dix ans maintenant, et dans des milieux ouverts, au prix tout de même d'un travail d'élaboration impressionnant de rigueur, de logique et d'érudition : nous passerions progressivement, écrit-il, d'une configuration où l'autonomie était une aspiration à un contexte social dans lequel l'autonomie est désormais une condition de l'existence¹⁴. Les conséquences de ce changement de paradigme psychologique sont encore assez peu visibles, mais ses attendus sont plus clairs : c'est *La fin des coupables*¹⁵, titre du dernier opus de P-H. Castel, et la fin de l'idée que l'examen plus ou moins scrupuleux de l'intériorité serait une épreuve de vérité d'où l'on pourrait sortir grandi voire même éventuellement plus libre. Aux récits opaques d'expériences coupables plus ou moins aisément repérables et dont l'analyse était une longue et belle aventure qui en valait le prix parce qu'elle ouvrait à une plus grande liberté d'agir et de penser, honorant alors le patient autant que son psychanalyste du travail accompli, ont succédé des témoignages douloureux d'autonomies parasitées qui déclenchent une prise en charge, une prestation, ou encore un protocole de soin ou d'accompagnement organisé, calibré, et maîtrisé mais trouvent de plus en plus difficilement à mobiliser qui que ce soit sur le long terme quand ils ne font pas tout simplement honte à leurs auteurs qui s'isolent. Ces paroles et ces vies également douloureuses ne semblent

¹³ Pierre-Henri CASTEL, *A quoi résiste la psychanalyse*, déjà cité, recension dans *Che Vuoi?*, n° 27, ed. L'Harmattan

¹⁴ Cette idée est également largement développée par Alain EHRENBURG, *La société du malaise*, Odile Jacob, 2010.

¹⁵ Pierre-Henri CASTEL, *La fin des coupables* suivi de *Le cas Paramord*, Ithaque, octobre 2012. Ce livre est le second tome d'un travail majeur sur la contrainte psychique. Le premier tome s'intitulait *Ames scrupuleuses, vies d'angoisse, tristes obsédés*, publié également aux éditions Ithaque, octobre 2011.

plus pouvoir dire autre chose que l'atteinte au droit, au corps ou à la pensée dont elles seraient les victimes. C'est ainsi et seulement ainsi que se dit et, plus dérangeant encore, qu'est aujourd'hui audible, la douleur d'exister car, P.-H. Castel le démontre longuement dans plusieurs de ses ouvrages¹⁶, il y a toujours quelque chose comme une co-construction sociale des symptômes et des traitements pour les soigner, si bien que les nouvelles formes de traitement en vogue sont à comprendre aussi très simplement comme des réponses aux difficultés d'intégrer les nouvelles façons d'être au monde. N'y aurait-il plus alors que les relais médiatiques avides de victimes¹⁷, les groupes d'entraide, les associations de défense (ou de promotion d'ailleurs) de tel ou tel type de souffrance, les thérapies qui transforment les hontes en fiertés et les tribunaux pour porter ces personnes et pour pouvoir s'adresser à elles ? Mais comment entendre ces maux-là, les penser en psychanalyste ? La psychanalyse ne peut elle pas les aider plus profondément que n'importe quelle autre thérapie ? Ne peut-elle pas s'adresser aujourd'hui à eux comme elle a pu s'adresser il n'y a pas si longtemps que cela à ceux et celles qui cherchaient les mots pour dire leur angoisse ? La pratique privée de nombre de psychanalystes témoigne certes encore largement que cette possibilité existe et que nombreux sont ceux qui y ont encore recours¹⁸, mais quand même... si la foi en la psychanalyse sauve encore des personnes, on peut se demander si elle parviendra à sauver la psychanalyse de la respectueuse indifférence avec laquelle on la considère aujourd'hui !

Assez seule

Le remarquable et passionnant livre de Siri Hustvedt, *La femme qui tremble*¹⁹ peut être lu comme une magistrale illustration de tout cela : voilà une femme qui se met tout à coup à trembler de la tête aux pieds alors qu'elle prononce un discours en hommage à son père récemment décédé. Son tremblement ne la lâche plus depuis lors à chaque fois

¹⁶ Voir par ex. Pierre-Henri CASTEL, *La métamorphose impensable*, Gallimard, 2003, et *L'esprit malade*, Ithaque, novembre 2009.

¹⁷ Voir à ce sujet Caroline ELIACHEFF et Daniel SOULEZ LARIVIERE, *Le temps des victimes*, Albin Michel, 2007, recensé dans *Che Vuoi ?* n° 27, ed. L'harmattan

¹⁸ Les cabinets sont pleins ! lit-on encore ici et là, mais il est permis de s'interroger sur la signification de cette assertion car elle ne dit vraiment pas grand-chose si l'on ne s'intéresse pas à qui vient, et pourquoi. Le seul ouvrage ayant abordé cette question est à ma connaissance celui de S. LEZE, *L'autorité des psychanalystes*, PUF, avril 2010.

¹⁹ Siri HUSTVEDT, *La femme qui tremble*, Actes Sud, octobre 2010.

qu'elle prononce un discours en public et cette brillante écrivaine newyorkaise, intellectuelle rigoureuse et talentueuse, amie des psychanalystes avec lesquels elle travaille et dont elle a fait des personnages importants de ses romans, se met en quête de comprendre ce qui lui arrive. Elle se lance alors, assez seule me semble-t-il, dans une recherche exhaustive de tout ce que la science, l'histoire, la culture a pu recueillir et traiter d'informations sur le type de troubles dont elle est atteinte. Le livre, de témoignage autobiographique qu'il était, devient essai, synthèse, intégration d'informations hétérogènes sur ses troubles, sur sa maladie. En quelques deux cent pages ce sont presque autant d'auteurs, d'articles ou d'ouvrages différents qui sont cités. Les meilleurs auteurs de la psychanalyse sont convoqués tout autant que les meilleurs neurologues bien sûr, psychiatres, neuroscientifiques et philosophes autant que des auteurs dramatiques. S. Hutsvedt rencontre et approfondit chaque hypothèse, chaque théorie et se livre beaucoup dans son écriture. Le livre *ne cesse de faire des va-et-vient entre l'esprit malade et le cerveau malade*²⁰. Ce texte ne semble pourtant guère avoir intéressé les psychanalystes français puisque je n'en ai trouvé qu'une seule recension en recherchant sur plusieurs sites²¹, il est pourtant passionnant et Siri Hustvedt y reconnaît à la fin *être cette femme qui tremble* et non être une femme atteinte d'un tremblement incoercible. Elle est parvenue, en quelque sorte, à intégrer, à penser son symptôme d'une façon assez singulière et surtout très moderne : *même si mon tremblement relevait de l'hystérique, d'une forme de dissociation, d'une métaphore personnelle pour l'indicible ou pour le deuil ou pour un conflit émotionnel avec mon père que j'aurais refoulé, qui se serait alors manifesté par une crise psychogénique, je doute que cela eût pris cette forme en particulier si je n'y avais été neurologiquement prédisposée, peut-être à cause de mes convulsions fébriles lorsque j'étais un nourrisson, de la crise que, jeune femme, j'ai faite à Paris avant ma longue migraine ou pour quelqu'autre raison non encore identifiée...*²²

Ce livre serait-il alors un contre exemple attendu de cette fin de la psychanalyse tant redoutée ? Non pas, c'est toute la question. Car S. Hutsvedt a cheminé courageusement dans le champ scientifique, sans

²⁰ Frédéric ROUSSEAU, article disponible sur le site <oedipe.org>.

²¹ Id.

²² Op. cit., p. 210.

laisser de côté aucun de ses souvenirs, pas plus que sa mémoire affective ni son histoire personnelle, ni non plus celle de son entourage, mais elle a du s'avancer seule sur ce chemin, et — c'est une simple hypothèse qui ne sert peut-être avant tout que ma démonstration — c'est peut-être cette solitude dans la quête autonome du sens de son symptôme qui lui fait espérer en filigrane et au final dans les avancées d'une hypothétique neuro-psychanalyse dont on pressent que la neuro ne mettra guère d'années à étouffer la psy et l'analyse... Et pourtant, si cette discipline existait et avait quelque consistance, alors ses tremblements ne seraient comme elle le dit très bien que la résultante d'évènements et de prédispositions d'origines diverses y compris psychologiques et cette explication serait suffisante pour qu'elle parvienne à s'arranger des désagréments qu'ils lui causent. Nul besoin de psychanalyste alors, ni de cure et ni surtout de transfert, d'actualisation de sa problématique donc, quelques conceptions et considérations psychanalytiques attendant de connaître leur inscription neuronale y suffiraient. Tout cela serait au final assez déprimant mais la qualité de l'écriture de S. Hutsvedt démontre heureusement aussi tout autre chose : en s'adressant à ses lecteurs, elle fait œuvre de son symptôme, ce qui rejoue encore différemment la partie car les tremblements n'y sont plus une gêne plus ou moins circonscrite à éliminer, mais peuvent être à l'origine d'une création adressée. Et n'est-ce pas, cette fois, un résultat beaucoup plus proche de ce qui se trame dans une cure ? S. Hudsvedt elle-même déclarait d'ailleurs récemment : « Les quelques études (neuroscientifiques) sur la créativité qui ont été réalisées sont si réductrices qu'elles sont embarrassantes »²³, comme pour rappeler que les vrais enjeux échappent à toute naturalisation de leurs processus, ce qui est quand même un peu rassurant. Siri Hutsvedt s'est en quelque sorte arrêtée au bord, juste au bord de la prédiction annonçant pour 2013 l'avènement quasi universel de la pensée selon laquelle la solution à tout problème – y compris aux problèmes psychologiques, sociologiques ou plus généralement humains – ne pourrait être qu'une solution d'ordre technique²⁴.

Il n'en reste pas moins que ce livre de très grande qualité est exemplaire de notre condition parce que son auteure tient d'un bout à

²³ Interview au *Nouvel Observateur*, février 2013.

²⁴ Voir l'épilogue des *Particules élémentaires*, Michel HOUELLEBECQ, Flammarion, Paris 1998, p. 392.

l'autre et avec une ténacité et une intelligence hors norme (au point que, tout en étant « de la partie », on en apprend énormément à chaque ligne) pour une valeur supérieure à toute autre valeur l'autonomie de pensée et d'être qui est la sienne. Et cela démontre bien, s'il en était besoin, qu'il n'y a vraiment rien de « naturel » dans le fait de confier sa souffrance à autrui : cette disposition a des coordonnées socio-historiques qui ne semblent plus être vraiment opérantes aujourd'hui.

Encordé

*Nous avons vécu une parenthèse historique où les patients venaient demander une analyse en bonne et due forme. Cette parenthèse est en train de se refermer, et ce n'est peut-être pas plus mal comme ça. Il n'y a jamais eu d'âge d'or de la psychanalyse, personne ne sait ce qu'est une psychanalyse avant d'en avoir fait une*²⁵, écrivait Olivier Grignon.

Il n'y a jamais eu d'âge d'or de la psychanalyse, voilà une citation que j'aurais pu faire figurer en exergue de cet article tant elle emporte avec elle de pensées fortes et justes. Partageant cette remarque, il me vient que l'un des problèmes les plus délicats d'aujourd'hui tient à la façon dont nous pouvons soutenir la dissymétrie au sein de la cure : on pourrait en effet compléter la citation en précisant que *personne ne sait ce qu'est une psychanalyse avec tel psychanalyste avant d'en avoir fait une avec lui*, affirmation absolument affine à la précédente et qu'Olivier Grignon aurait assurément approuvé. A l'heure où l'autonomie est une condition de l'existence sociale, rien n'est peut-être aujourd'hui plus important mais aussi plus difficile sans doute que de soutenir cela, qu'une psychanalyse est un engagement dans la durée dont il est vain de prévoir ou d'annoncer a priori le déroulé ou la fin, engagement d'abord déséquilibré et dissymétrique entre deux protagonistes, avant de devenir intime et pratiquement impossible à décrire sans le trahir. On négligerait trop les conditions qui rendent les cures possibles si l'on omettait d'ajouter qu'au lieu d'une description du chemin et du but de la cure, il convient d'avancer des indications quant à la méthode, attention flottante ou « éveil sans contenu préalable » ainsi que l'indiquait récemment Monique Tricot en évoquant la pensée de Bion dans un exposé au Cercle Freudien²⁶ côté psychanalyste,

²⁵ Olivier GRIGNON, *Le Corps des larmes*, déjà cité, p. 283.

²⁶ Monique TRICOT, *Le psychanalyste et son deuil*, exposé au Cercle Freudien, mercredi 15 mai 2013.

association libre côté patient, et au modèle relationnel que l'on qualifie de transfert, qui y président.

On s'intéressera ici à ce dernier point à propos duquel a pu venir la métaphore de la cordée d'alpinistes : sauf à ce que son but soit seulement d'initiation, d'apprentissage ou de simple curiosité, la cordée qui se forme entre un guide et son client pour une course en haute montagne est faite en effet d'un lien bien difficile à saisir par nos catégories de pensée habituelles : le guide n'est pas un professeur ni un maître pour son client, ce n'est pas non plus, noblesse du métier oblige, un prestataire de service ou un simple éclaireur, même s'il y a un peu de tout cela dans cette relation ainsi que l'histoire du métier de guide le montre. Et d'ailleurs, qu'est ce qu'un « client » achète lorsqu'il engage un guide ? Répondre à cette question n'est pas non plus aussi simple que cela : Certainement, le client se sera d'abord renseigné sur les compétences du guide et sur son expérience : est-ce un « spécialiste » de la neige, de la glace, du rocher ? Connaît-il la course envisagée ? Et les réponses l'auront satisfait : tout guide, par sa longue formation, connaît la montagne et a gravi de multiples voies par tous les temps et dans presque toutes les conditions. Mais c'est peut-être d'abord un compagnon de cordée qui est recherché par le client déjà montagnard, qui sait qu'il n'est tout simplement pas possible d'atteindre certaines altitudes assez inhospitalières sans être accompagné et qui cherche aussi une certaine assurance de réussir un sommet en toute sécurité... Mais voilà, cela, cette assurance-là, justement, ne se vend ni ne s'achète, pas plus que l'intimité d'un compagnonnage. On pourrait dire alors que c'est l'engagement lui-même qui est l'objet de la transaction et qui fera la cordée : le guide s'engage à accompagner son client le plus loin possible dans son projet d'ascension. Et bien entendu, le client, qui s'est entraîné longuement en plaine, confie au guide un désir si fort de réussir la course qu'il s'engage à suivre ses indications auxquelles il promet de prêter la plus grande attention. Une grande course en haute montagne est dite « engagée » quand on sait qu'il n'est guère possible de revenir en arrière une fois l'ascension entamée et que le faux pas, la glissade ou la chute de l'un, s'ils ne sont pas immédiatement enrayés par l'autre grâce à la corde, sont le plus souvent mortels²⁷. Les deux s'attachent

²⁷ En école de guide, un exercice fameux en arête de neige consiste à ce que le guide moniteur se laisse glisser sur une pente, obligeant l'aspirant à se jeter de l'autre côté : cisailant la neige sur l'arête, la corde bloque les

donc l'un à l'autre, ils s'engagent. C'est le guide qui décidera, au retour, du moment où ils pourront se décroder, lorsqu'il jugera qu'il n'y a plus de danger et que la corde est une gêne ou un empêchement.

Dans la relation que nouera la corde entre les deux alpinistes lorsqu'ils s'attacheront, loin des regards, passera alors bien plus d'estime, d'amitié, de responsabilité, de « care », de co-création, de compagnonnage et d'engagement réciproque que de contrat ou d'accord...

Une cordée confiante et consistante

La cordée telle que je l'ai présentée me semble être une métaphore assez juste de la relation transférentielle qui se noue entre un analysant et son analyste, à commencer par cette idée selon laquelle lorsqu'on commence une psychanalyse « on recrute un allié²⁸ » comme le touriste, on l'a vu, « engage un guide ». Sans doute faut-il savoir se méfier des images qui ne doivent pas être poussées trop loin, il n'empêche, il faut aussi s'y risquer parfois, et c'est ici l'occasion de rappeler combien la pensée du « transfert » demeure le vif et l'essentiel pour la psychanalyse. Cette comparaison avec la cordée me semble alors acceptable et féconde ne serait-ce que parce que le guide, comme l'analyste, est plutôt quelqu'un d'assez silencieux et qu'il se tait bien souvent *au lieu* de répondre²⁹. Sans s'arrêter aux sarcasmes que l'on imagine facilement (comment cela ? Le psychanalyste, un guide pour son client ? Et pourquoi pas un maître à penser ou un guide spirituel ! Et le lien transférentiel, une corde ? Et pourquoi pas un ombilic !...), il y a alors de nombreux points de comparaison et de différences à poser entre cordée et relation transférentielle, entre guide et psychanalyste. Avançons pour commencer cette question de la formation des analystes qui, comme celle des guides, suppose qu'à un moment, au-delà des connaissances, des savoirs, des techniques et d'une longue expérience de « second » accumulés, il faille un jour à l'impétrant se risquer, seul, avec un client, sans autre assurance que la corde elle-même au bout de laquelle est... le client justement, celui qu'il faudrait assurer ! L'idée selon laquelle le psychanalyste s'adosse

deux alpinistes et stoppe leur chute.

²⁸ Samuel LEZE, *L'autorité des psychanalystes*, ouvrage cité, p. 171.

²⁹ Hervé PETIT, *Le cadre au lieu de la violence*, Che Vuoi ? Première série, journal épisodique, n° 8, 1991.

parfois sur son patient est rarement soulevée et mériterait qu'on y porte attention, comme par exemple dans cet autre moment que je voudrais évoquer, un moment de renversement bien particulier et précis, aussi fort en haute montagne que dans le cabinet de psychanalyse : il s'agit de ce moment où, pour des raisons intimement partagées entre les deux êtres mais impossibles à formaliser sur l'instant, et dans un acte qui s'accomplit toujours dans une certaine précipitation, l'analysant ou le client « passe » devant l'analyste ou son guide et s'avance seul, assumant pour un temps qui peut être assez long l'itinéraire et l'assurance, renversant temporairement les rôles. En montagne, cela arrive parfois, et le guide qui se trouve par exemple dans une arête ou au pied d'une corniche peut être amené à demander à son client de passer devant, d'ouvrir la voie et de l'assurer, lui le guide, pour un passage délicat. Il arrive aussi, c'est plus souvent le cas, que cela se produise sans que cela n'ait été voulu, *par inadvertance* en quelque sorte, du seul fait d'une configuration particulière du rocher qui rend impossible ou ralentirait trop la progression classique, et c'est alors peut-être que la cordée se met vraiment à consister pour chacun des alpinistes. En analyse, le même renversement ne manque pas d'arriver, quand, adossé en confiance sur l'écoute de son analyste, l'analysant se lance, se perd, se retrouve... et se découvre soudain devoir « tirer » son analyste engoncé dans sa rêverie, ou pire, dans sa théorie, vers des zones inexplorées, avec des pensées fraîches et risquées comme de la poudreuse non transformée de la nuit, conduisant alors son analyse. A chaque fois qu'un tel moment se produit, en montagne ou en analyse, il se charge d'une intense émotion pour l'un comme pour l'autre qui réalisent soudain — alors que c'était peut-être là depuis le début —, que leurs vies n'a peut-être tenu pendant toute la course ou pendant toute la cure qu'à un fil, qu'au lien qui les relie.

Ces moments de renversement décident d'une réorientation où la présence à l'autre n'est plus le terme ou la quête, mais la condition en même temps que le risque de la vie humaine. C'est à partir d'eux, par eux, en acte, et non par on ne sait quel désir de transmettre toujours plus ou moins surplombant, que la psychanalyse se passe et guérit.

A prendre la mesure complète de cela, on se dit qu'il faut avoir un certain goût pour l'aventure et l'endurance pour exercer l'un comme l'autre de ces métiers, et s'attacher ainsi à ses clients.

On pourrait prolonger encore de quelques traits la comparaison³⁰ et noter par exemple que si c'est bien le guide qui mène la course, comme le psychanalyste la cure, c'est tout de même le client qui l'a engagé : le client n'est donc pas roi, même si sa demande (son désir ?) est à l'origine de l'aventure. On peut revenir aussi sur ce moment si particulier de la fin de la cure, ce moment où l'on se décorde : le guide comme le psychanalyste en décide même si nul ne sait si la cordée ne se refera pas un autre jour, plus tard dans la saison, à moins que le client n'en décide autrement, ne cherche ailleurs. Mais aussi bien, la course est terminée, le sommet gravi, le danger est écarté quand on se décorde : sentiment profond de liberté de mouvement retrouvée, et conquise. On peut enfin relever cette remarque d'un historien de la montagne selon laquelle, dans le mode de vie contemporain, « la mobilisation totale des ressources et de l'expérience corporelle des guides contraste avec ce que D. Le breton appelle *l'effacement ritualisé* du corps dans la quotidienneté urbaine »³¹. Ici, l'analogie qui frappe l'esprit, c'est que les psychanalystes aussi mobilisent toutes leurs ressources, y compris physiques, pour être à la hauteur de ce qui leur est confié. Et que l'exercice de ce métier soit décrit ici comme extrêmement physique n'étonnera personne : les « professionnels du vide³² » que sont les psychanalystes et les guides doivent rudement s'employer pour accomplir ce pour quoi ils ont été engagés.

Sur le passage des dieux

La psychanalyse telle que j'ai cherché à l'illustrer n'a donc rien d'une idéologie : être psychanalyste pour quelqu'un, ou pour quelques-uns d'ailleurs, c'est être engagé patiemment avec un ou des client(s) dans

30 Sans abuser de la comparaison, on peut remarquer que les règlements qui ont fixé de façon de plus en plus précise la profession de guide ont obéi pendant plus de 100 ans tantôt à la défense des intérêts de ceux-ci, tantôt à celle de leurs clients, jusqu'à trouver un équilibre entériné par la loi en 1948. Cela ne manque pas de nous faire penser aux débats actuels sur la réglementation de la profession de psychothérapeute ! Car la question, après pas mal de soubresauts, était bien aussi celle d'offrir une sorte de garantie aux « touristes » qui recherchaient un bon guide. La solution trouvée, outre qu'elle n'a pas tué le métier, a permis aux guides d'exercer soit en compagnie (la célèbre Compagnie des guides de Chamonix par exemple) soit individuellement, dès lors qu'ils ont obtenu le diplôme requis.

31 Philippe BOURDEAU, *Le touriste et son guide*, la relation guide-client dans la littérature alpine et la réglementation professionnelle des 19^e et 20^e siècles, in *Revue de géographie alpine*, 1991.

32 *Professionnel du vide* est le titre d'un livre de René DESMAISONS, Paris, Arthaud, 1980. voir aussi Max LIOTIER, *Celui qui va devant*, Arthaud, 1968, un livre qui décrit une seule course, la traversée des arêtes de la Meije, et les pensées et rêveries du guide qui y mène son client (et sans lesquelles il n'y aurait sans doute pas de course possible).

une voie difficile, exigeante, au long de laquelle la psyché mais aussi le paysage dans lequel elle se déploie se laissent découvrir peu à peu. L'« appareil psychique », constamment sollicité, comme le corps de l'alpiniste, se joue avec une souplesse et une créativité grandissantes des difficultés de l'itinéraire avec l'aide du psychanalyste ou du guide/compagnon de cordée qui, d'expérience, « lit » l'inconscient et le rocher avec un peu plus de recul.

Mais en quoi une telle aventure guérirait-elle, au-delà de ce gain de souplesse et d'amplitude de l'appareil psychique que je viens d'évoquer ?

Il faudrait maintenant s'engager encore dans une autre voie, celle qui conduit non pas au sommet des montagnes, mais au « sommet du monde ³³ », là où sont les dieux « qui ignorent les hommes ³⁴ » et tâcher d'approcher « ceux qui commandent à toute la terre, à toute la vie ³⁵ ». Sans doute est-ce par là, et seulement là-bas que sont les ressources qui sauvent ³⁶.

Voici donc qu'après avoir atteint pas à pas une belle altitude, il faudrait maintenant parvenir à rejoindre la pratique du psychanalyste qui parcourt aussi bien des sentiers de plaine, où c'est d'abord la souffrance psychique qu'il lui faut entendre et aussi soigner car elle est un empêchement à vivre.

Au risque de perdre encore quelques repères – mais W. R. Bion ne soulignait-il pas qu'il convient d'exercer sans mémoire ni désirs –, on pourrait donc suivre et relire maintenant J-M.G. Le Clézio par exemple, écrivant *Vers les Icebergs* en 1978, court texte porté par le magistral poème « Icebergs » d'Henri Michaux ³⁷. C'est la voix du

³³ J.-M. Gustave LE CLEZIO, *Vers les icebergs*, Fata Morgana, 1978.

³⁴ Id.

³⁵ Id.

³⁶ Olivier GRIGNON, au colloque du Cercle freudien, *Par surcroît*, octobre 2012, rappelait que la seule façon pour un psychanalyste de se situer face à la question de la guérison était de se rappeler ce que ça lui avait fait lorsque quelqu'un était venu le trouver pour lui dire « Vous m'avez sauvé la vie ! »

³⁷ *Icebergs, sans garde-fou, sans ceinture, où de vieux cormorans / abattus et les âmes des matelots morts / récemment viennent s'accouder / aux nuits enchanteresses de l'hyperboréal.*

Icebergs, Icebergs, cathédrales sans religion de l'hiver éternel, / enrobés dans la calotte glaciaire de la planète Terre. / Combien hauts, combien purs sont tes bords enfantés par le froid.

Icebergs, Icebergs, dos du Nord-Atlantique, augustes Bouddhas gelés / sur des mers incontestées. Phares scintillants de la Mort sans issue, / le cri éperdu du silence dure des siècles.

*Icebergs, Icebergs, Solitaires sans besoin, des pays bouchés, distants, / et libres de vermine. Parents des îles, parents des sources, comme je / vous vois, comme vous m'êtes familiers... HENRI MICHAUX, *Icebergs, La Nuit remue*, 1934, repris dans *Œuvres complètes*, t1, Bibliothèque de La Pléiade, Gallimard, p 462*

poète qui est ici écoutée et suivie par l'écrivain, qui se laisse emporter par elle pour en désigner, en approcher peut-être l'origine. Quête intérieure si intime qu'elle ne peut être confiée à personne. Suivre l'intuition de vérité, ne pas chercher à la précéder ni à ouvrir la voie, car on remonte le temps, mais l'engagement est d'une totale intensité, et le psychanalyste et son patient qui y reconnaîtraient la façon dont une cure s'avance sauraient témoigner de l'intensité comparable qui emplit les séances.

C'est le langage, c'est le poème, écrit Le Clézio, On allait, on venait, on vaquait à ses affaires. Mais maintenant reviennent les souvenirs lointains. On écoute les mots. Alors on perçoit les trépidations de la machine qui nous emmène, qui nous emporte à travers l'océan.

Et plus loin : C'est angoissant cette voix, ce poème, mais c'est aussi la plus belle, la seule aventure. Si on vous parle du temps qui passe ou du temps qu'il fait, de la mort, de l'éternité : n'écoutez pas, ce sont des mensonges ennuyeux et endormants. Mais si à cet instant, dans la rue, dans l'autobus ou bien dans l'ascenseur, vous entendez tout à coup cette voix, alors votre corps tourne et s'oriente et vous entendez les craquements de la calotte polaire...

Lorsque la voix vient du divan, le psychanalyste qui l'écoute peut légitimement s'inquiéter de là où cela peut l'emmener, comme à l'inverse, lorsque la voix vient du fauteuil, c'est le client qui est tout ouïe : ne risquent-ils pas d'entendre « ce que nulle oreille humaine ne doit entendre » comme il est fortement déconseillé dans les contes et d'être alors *pris au dépourvus*³⁸ ? Car c'est tout le corps qui tourne et s'oriente dans un mouvement profond que rien ne laissait présager et qui déplace le psychanalyste ou son patient, simplement, profondément. C'est aussi cela que P.-H. Castel note comme ce qui indique le plus clairement qui soit la caractéristique antiscientifique assumée de la connaissance psychanalytique³⁹ qui se trouve excéder toute préconception et doit mobiliser chez le psychanalyste, voire même inventer pour lui de nouvelles possibilités psychiques pour y répondre dignement⁴⁰.

Depuis le début de la vie jusqu'aux derniers instants, nous sommes sur le passage des dieux, écrit encore Le Clézio à la fin de son voyage

³⁸ Pierre-Henri CASTEL, *La fin des coupables*, déjà cité, p. 475.

³⁹ Id.

⁴⁰ Olivier GRIGNON insistait toujours sur la dignité de la psychanalyse

vers les icebergs, comme pour nous rappeler combien nous pouvons être proches du lieu même où se crée la langue, où se constitue le langage. Voilà peut-être ce que cherchent et approchent les psychanalystes avec leurs clients : une façon juste de laisser la parole aux poètes, car ils savent que c'est cette parole-là, quand on la retrouve, qui guérit : *la parole du poème nous habite depuis si longtemps. C'est comme si elle avait été prononcée autrefois, tout à fait au début de la vie, comme si elle avait commencé à nous parler à l'intérieur du ventre de femme, baignant dans le liquide amniotique*⁴¹.

Jusqu'où faut-il donc aller et abandonner toute classification, toute référence, toute théorie psychanalytiques pour accompagner puis laisser aller quelqu'un au bout de son analyse, et user ainsi de cette *capacité négative* de l'analyste que Bion a paru lier à la rêverie *c'est-à-dire à l'abandon, en connaissance de cause, à un état de réceptivité intemporelle ultime – sans désir, sans mémoire ni besoin de comprendre* dans lequel *il s'agit simplement d'être là, avec l'analysant*⁴² ?

Icebergs, icebergs

Sur ce point, le travail avec Sandra, bien qu'elle n'ait pas été évidemment une analysante stricto sensu m'aura beaucoup appris : après cinq années de progrès dans tous les domaines et après qu'elle nous eut fait partager et accompagner l'intimité de son fonctionnement psychique (c'est cela qui définit en quelque sorte ce qu'est une psychanalyse) au point que le reste de l'équipe se moquait souvent des espoirs de vie autonome que nous, son infirmière et moi-même, avions pour elle, après avoir surpris tout le monde en intégrant sans difficulté un appartement associatif alors qu'il semblait à tous qu'elle ne pourrait jamais s'y adapter, s'est subitement mise à régresser. Elle se plaignait beaucoup de la solitude, regrettait de ne plus pouvoir « avoir des problèmes » avec sa mère car cela lui faisait du bien « quand ça criait ». D'abord elle s'est plainte, à l'un, à l'autre, à tous, et puis elle a « bloqué » sur la langue, en répétant sans pouvoir s'arrêter, sans que personne n'arrive à l'arrêter, la même phrase qui

⁴¹ J.-M.-G. LE CLEZIO, *Vers les Icebergs*, déjà cité.

⁴² James S. GROSTSTEIN, entrée *Capacité négative* dans Dictionnaire international de la psychanalyse, sous la dir. D'Alain de MIJOLLA, Calmann-Lévy, 2002

disait « est-ce que tu es d'accord avec moi pour que je ne répète que deux fois les choses ? Est-ce que tu es d'accord avec moi pour que je ne le dise que deux fois. Tu es d'accord avec moi ? Tu es d'accord avec moi pour que je ne dise les choses que deux fois ? Est-ce que tu es d'accord avec moi pour que..., etc. », sorte de mise en abyme de la question adressée dont elle ne parvenait plus à sortir, et que les soignants, pourtant attentifs et attentionnés, ne supportaient plus, physiquement. Moi-même tout comme son infirmière référente ne parvenions pas plus à affronter ces répétitions angoissées et muettes de signification, et voilà que nous en devenions violents, de plus en plus violents avec elle, d'une violence dont nous ignorions tout, qui nous saisissait au plus profond de nous-mêmes.

*Icebergs, Icebergs*⁴³, répète Michaux.

Dans sa petite enfance, Sandra a sans doute souffert d'un drame auquel nous n'avons pas accès. Nous le devinons en entendant parler sa mère qui, sans pouvoir rien en dire, nous a montré à quel degré sa relation avec Sandra la ravage encore chaque jour comme au premier jour. Ce drame est-il celui de sa naissance, du handicap mental – léger souligne sa mère - décelé lors des tous premiers mois de sa vie plus encore que celui des vingt années passées loin de sa famille entre 2 ans et demi et 23 ans, années pendant lesquelles il avait été dit à cette mère qu'elle devait oublier sa fille sans quoi elle en resterait, elle, malade toute sa vie ? Est-ce le drame intérieur de ne pas pouvoir "satisfaire" sa mère, à aucun moment, de ne pas parvenir à l'apaiser de son propre passé tellement cabossé ou celui, aussi intime, de ne pouvoir lire dans ses yeux un regard porteur, positif, ouvert sur l'avenir ? Et nul ne sait par ailleurs vraiment ce qui a pu se passer et ce qui a été dit et donné à penser pendant tout ce temps à cette fille que les marabouts du pays de sa grand-mère paternelle où elle vivait ont cherché, en vain, à guérir.

*Le cri éperdu du silence dure des siècles*⁴⁴, écrit Henri Michaux.

Sandra ne sort plus aujourd'hui de sa régression. Voilà qu'elle se mettrait à se salir comme un petit enfant. De soins, de progrès, de symboles, de chiffres, de lettres, elle ne veut plus. Elle nous apparaît

⁴³ *Icebergs*, déjà cité.

⁴⁴ id.

peut-être aujourd'hui enfin telle qu'en elle-même (les médicaments en plus quand même), et ce qui semble le pire n'est peut-être que la reprise du cours de sa vie interrompue lorsqu'elle avait deux ans et demi, lorsque sa mère cherchait pour elle un endroit qui pourrait l'accueillir malgré son handicap et son agressivité. C'est à cet âge que son père avait décidé de l'envoyer « au pays », de l'autre côté de la Méditerranée, chez sa propre mère d'où elle n'était revenue qu'à la mort de cette dernière, soient vingt années plus tard comme une « enfant sauvage » hurlant, criant de douleur psychique et repliée sur elle-même : c'est le souvenir qu'ont gardé ceux qui étaient là au premier entretien d'admission à l'hôpital de jour.

*Parents des îles, parents des sources, comme je vous vois, comme vous m'êtes familiers*⁴⁵. C'est ainsi que se termine le poème de Michaux. La cure de Sandra s'achève aussi sans doute. Elle devrait être prochainement admise, nous l'espérons, dans un foyer de vie pour personnes handicapées mentales qui nous est apparu accueillant et très respectueux des personnes hébergées. Il y aura sans doute moins de brutalité là-bas. Qu'aurais-je fait pour elle sinon l'accompagner, avec d'autres, et la guider jusqu'au plus loin, et la laisser enfin seule faire les derniers mètres, ceux que je ne peux faire, ni personne d'autre pour elle, parce qu'ils sont aussi ses premiers pas ?

oct 2013

⁴⁵ id.